

Autrement dit

Les relevailles

C'était la cérémonie de la première sortie des femmes après l'accouchement. Il fallait - de tradition - que la sage-femme les accompagne, tenant un cierge qu'on déposait ensuite devant l'autel de la Sainte Vierge. L'Église avait adapté une coutume juive et ritualisé une prière d'action de grâce, pour le quarantième jour après la naissance. Elle avait lieu sitôt après les messes matinales. Combien de fois ai-je grogné, ayant passé une partie de ma nuit, obligée de me lever pour accompagner une femme à cette cérémonie d'un quart d'heure ! Il fallait prévenir le prêtre, faire installer un prie-Dieu. Ma pauvre maman me disait : « Mais vas-y donc, cette femme t'attend, tu dormiras plus tard un autre matin ! » Et j'en revenais heureuse.

Extrait de *Odette Jolly sage-femme*, Jean Airiau, le temps d'une vie, SILOË, 1999, Nantes, p.86.

Venir au monde

D'innombrables précautions entourent la naissance qui reste fortement ritualisée. D'ailleurs, les examens médicaux, tels de nouveaux rites, rythment la grossesse. Les échographies construisent la perception de l'enfant à naître.

Parfois vécues par les femmes comme une dépossession de leur corps, de leur maternité, les techniques hospitalières, comme la péridurale, sont mises en question. En revanche, l'accouchement physiologique et l'allaitement ensuite, sont revalorisés. L'abnégation, qui n'est probablement pas l'indicateur exclusif de la compétence maternelle, est chaque jour davantage poussée à son paroxysme. Ce haut degré d'exigence vient interférer avec celui propre à la vie active, au rôle de femme, et reprendre un peu de la place que s'était faite le père dans la fusion mère-enfant.



À un moment où l'émotion se cristallise avec une rare intensité, l'enfant vient au monde. Les échanges de regards, les caresses installent l'émotion

tion dans le temps, forgent les sentiments, la reconnaissance affective. La naissance fonde la famille et la famille induit la filiation, c'est-à-dire qu'elle assigne un statut à chacun, une place dans la société avec les droits et les devoirs qui y sont liés¹.



La reconnaissance civile par la déclaration en mairie, rôle dévolu au père très souvent, entérine le choix du prénom. Issu d'une langue, d'une tradition, d'une religion, d'une culture, le prénom relève de plus en plus de divers emprunts culturels. Intimement associées à ce nouvel être, quelques syllabes riches de sens participent à son histoire et déjà le racontent.

Fanny Pacreau
Chargée de mission ethnologique

¹ Des familles face à la naissance, Bernadette Tillard, Paris, L'Harmattan, Collection Savoir et formation, 2002, 298 p.

À savoir

La naissance ? Dans un premier temps, un plus un égale un. La vie ignorerait-elle parfois l'arithmétique ? Serait-il naïf de le croire ? « Naïf » vient du même verbe latin que « naissance » : nasco, qui veut dire naître. « Naïf », jusqu'au XVI^e siècle, à part quelques rares emplois péjoratifs, avait un sens très valorisant : disposé naturellement, ferme, solide, inné, naturel puis, à partir du XVI^e siècle, vrai, sincère, ressemblant, sans détour, authentique. Ce n'est qu'au milieu du

XVII^e siècle qu'il a pris une nuance péjorative, en particulier dans la description des comportements rustiques et campagnards par les écrivains de la Cour et des villes : trop ingénu, qui manque de perspicacité, d'expérience.

Reprenons. Dans un premier temps, un plus un égale un. Quelques lunes après, nous revenons les pieds sur terre : un plus un égale trois. Trois ? Un peuple d'une minuscule île du Pacifique compte ainsi : un, deux, beaucoup. Ne soyons pas naïfs ? ! L'arrivée d'un enfant, c'est beaucoup,

c'est énormément. Ce sont mille et une attentions, délicatesses, gestes précautionneux, mille et une nuits de veille, mille et un jours d'étonnement, de patience. Ainsi il sera « disposé naturellement, ferme, solide, sincère, sans détour ». C'est simple tellement c'est compliqué ! Et quant à nous, vrais ingénus, jeunes parents, nous nous ouvrons ainsi au monde, à notre seconde naissance.

La naissance se joue de l'arithmétique, elle flirte avec l'infini.

Henri de Cayeux

Agenda

Collection Cueillettes :

Le 17 avril 2010 est paru *La Mâche dans tous ses états* aux éditions d'ici-là Retz du Syndicat de Pays Grand Lieu, Machecoul, Logne. Cet ouvrage émaillé de témoignages de maraîchers, de cueilleurs de mâche sauvage (boursette), et éclairé de contributions scientifiques ou techniques, relate la relation de l'homme à la plante et à l'aliment.

Mâche et boursette sont les pendants, cultivé et sauvage, d'une seule et même plante. Au delà de la relation d'elle que l'homme entretient avec elle sur ce territoire où elle est à la fois cueillie à l'état sauvage et produite à grande échelle sur les terres maraîchères, l'exploration ethnographique



vient nous révéler toute la complexité des univers qui la génèrent, se mêlent, coexistent et s'opposent parfois.

L'ouvrage est disponible au prix public de 12 €. Pour tout renseignement et commande, merci de bien vouloir vous adresser au 02 40 02 38 41.

L'osier sera le thème de la prochaine

édition de cette collection. Nous sommes preneurs de vos expériences, savoir-faire, images, témoignages...

d'ici-là, mémoires en lignes :

Voici le calendrier et les thèmes des prochains numéros à paraître :

N°12, août 2010, Jardins

N°13, octobre 2010, L'école

N°14, décembre 2010, Le deuil

Avis aux détenteurs d'illustrations, de témoignages...

Site internet :

Pour retrouver le catalogue des éditions d'ici-là Retz et tous les numéros d'ici-là, mémoires en lignes, déjà parus, vous pouvez aller sur le site internet du Pays, à la rubrique ethnologie :

<http://www.pays-gml.fr>

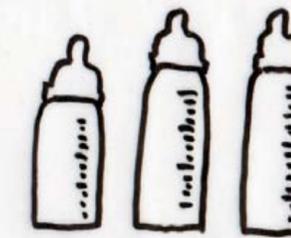


d'ici-là
Edition
Syndicat du Pays Grand Lieu,
Machecoul et Logne
Directeur de publication
Claude Naud
Coordination
Fanny Pacreau
Equipe de rédaction
Marie-Hélène Bahain, Maurice Baril,
Anne Clénet, Henri de Cayeux
Illustrations
Anne Clénet
Réalisation
Fanny Pacreau
Crédit photographique
Collection du Syndicat du Pays Grand Lieu,
Machecoul, Logne
4, rue Alexandre Riou - BP 19
44270 MACHECOUL
Tél. 02 40 02 38 43
f.pacreau@pays-gml.fr
L'article La Parole aux gens est basé sur des témoignages
collectés par Sylvain Le Garrec de 2007 à 2009.
Merci à tous ceux qui ont collaboré
à la réalisation de ce numéro
ISSN 1956-3574 - 1800 exemplaires -

d'ici-là

Naisances

mémoires en lignes



JUIN 2010 - NUMÉRO 11

Sommaire

- > Édito - Être né(e) quelque part
- > La parole aux gens
- > Autrement dit
- > Venir au monde
- > À savoir
- > Agenda

Être né(e) quelque part

Nous ne naissons pas seuls. Naître, pour tout, c'est connaître. Toute naissance est une connaissance.
Paul Claudel

Pendant des siècles, les femmes ont accouché chez elles, entourées d'autres femmes exclusivement.

La maison, espace quotidien de la vie familiale ordinaire, accueille aussi les événements extraordinaires comme la naissance ou la mort. On naît parmi les siens auxquels on s'identifie. C'est dans la pièce de vie commune, près de la cheminée, que se passe l'accouchement.

La maman est assistée par d'autres femmes, plus ou moins expertes, les « commères », littéralement « les mères qui accompagnent ». Elles ont préparé la salle, le lit, le linge, fait chauffer l'eau... Et pendant « le travail », elles commentent, encouragent, conseillent, rassurent.

Après la naissance, elles s'occupent du bébé avant de le rendre propre et emmaillotté à sa mère pour laquelle elles ont préparé une soupe bien chaude. C'est seulement lorsque la pièce est nettoyée que sont enfin autorisés à pénétrer le père et les enfants aînés.

L'événement est commenté dans chaque maison et fait le tour du village tandis que les cloches annoncent la nouvelle au reste de la commune.

La solidarité féminine trouvait là sa pleine expression. Elle n'empêchait pas les femmes de souffrir ni de mourir avec leur enfant en tentant de lui donner la vie.

Aujourd'hui, alors que les progrès de l'obstétrique ont quasiment éliminé les risques de mortalité à la naissance et que la plupart des femmes accouchent à la maternité en présence de leur conjoint, les demandes d'accouchement à domicile augmentent. C'est sans doute parce que le lieu où l'on naît est plus qu'un simple espace de soins. Il reste un lieu fortement symbolique où semble se jouer, à chaque naissance, toute l'aventure humaine.

Claude Naud
Président de la commission Ethnologie
Syndicat du Pays Grand Lieu, Machecoul et Logne.



Légendes des photographies :
12. Naissance de Grégoire, Chevroin, 20 mai 2001 © Famille Pretezeille
13. Au cou de ma marraine, printemps 1948, Saint-Colomban © Nicole Crosnier
14. Cérémonie de baptême, 10 avril 1954, Le Bignon © Léon Gautreau
15. Baptême de Maya, 10 septembre 2000, La Chevrolière © Famille Pretezeille
16. Maya dans son lit, Avril 2000, La Chevrolière © Famille Pretezeille
17. (page 6) L'enfant dans le landau, 1948 © Anne Clénet



LA PAROLE AUX GENS

Je suis né dans une extrémité de la rue, j'ai vécu dans l'autre extrémité, maintenant je termine au centre.
Bernard Chollet, Legé.

- J'ai toujours été à Geneston, ça fait quatre-vingt-deux ans. Je suis né à l'angle, au café tabac de Geneston.
- Il est né là parce qu'à l'époque les naissances se faisaient à la maison. C'était Madame Benoit, la femme à Charlot Belon, qui était sage-femme.
- Qui était de Montbert, qui faisait des accouchements.
- Et puis ça s'est fait à la lampe à pétrole parce qu'à l'époque y'avait pas l'électricité.
- Oui, moi je peux dire que je suis né à la lampe à pétrole parce que l'électricité est venue après. Je suis né en 26 et l'électricité est venue en 31, par là.
Charles et Monique Péneau, Geneston

Y'a eu des accouchements à la maison ensuite est venue la maternité à Macheoul. Elle passait, mademoiselle Jolly. Elle était de Macheoul et autrefois, ils allaient la chercher avec le cheval, en voiture à cheval. Ensuite, elle est venue à avoir une voiture mais il n'y avait pas de téléphone, il fallait envoyer un voisin la chercher.

Si on allait à la maternité, au tout début, on pensait que c'était que parce que ça n'allait pas. On avait ça dans l'idée que si on allait à la maternité... Ah bah non ! On était bien chouchoutée là bas.
Thérèse Griveau, Saint-Même-le-Tenu

Elie, il vient ce prénom d'un oncle qui était décédé à la guerre, il était d'une famille de treize enfants, il est mort dans sa vingtième année et dans la descendance après, il est mort en 1917, il y a eu dans les neveux deux qui s'appelaient Elie, en souvenir de cet homme-là qui était très virulent, mordant.
Elie Brisson, Paulx

C'est masculin (mon prénom) mais pour moi c'est féminin. J'avais un oncle qui est mort à la guerre et qui s'appelait Arsène, alors j'ai jamais posé la question mais ça doit sûrement être pour ça.
Arsène Deniaud, Saint-Colomban

Mon prénom usuel c'est Marcel, mais à l'état-civil c'est Henri. Tout le monde m'appelle Marcel. Y a beaucoup de gens qui ne savent pas que c'est Henri. Je suis né ici le 24 septembre 1928. J'ai jamais déménagé. J'ai toujours été ici. Faut dire à Saint-Cyr aussi, c'est une commune de Bourgneuf naturellement mais Saint-Cyr, ça existe !

On était cinq enfants ici. Alors y'a que moi de reste ici. J'étais le deuxième. L'aîné, c'est celui qui est ecclésiastique comme on dit. Moi j'étais le deuxième.
Marcel-Henri Bretagne, Bourgneuf-en-Retz

On me donne le prénom de Jean régulièrement, mais en réalité je m'appelle Clément officiellement. Sur le registre d'état-civil, je suis Clément mais une histoire de je ne sais pas quoi, à l'époque, au moment du baptême ou de l'enregistrement à la mairie, la plus intéressée, c'était la personne qui m'avait mis au monde, elle était pas d'accord sur le prénom qu'on m'avait donné. Clément c'était pas bien. Et puis, en fin de compte, on m'a appelé Jean. C'est mon troisième prénom. A chaque fois que je fais un papier, je mets mon prénom officiel, c'est-à-dire Clément, mais je mets Jean après et je le souligne. (...) On a eu quatre enfants qui sont très beaux d'ailleurs et puis quatorze ans après, on en a eu un cinquième qui est venu. Accidentellement il est venu... (rires).
- Oh accidentellement ! Il a pris le même chemin que les autres !
Jean et Maryvonne Averty, La Marne

Avec ma petite sœur jumelle, on est nés à 7 mois on est donc partis en couveuse à ce moment-là. Et pour la petite histoire, Madame Jolly, la sage-femme du moment, qui était un pilier de la maternité, était persuadée qu'il n'y avait qu'un bébé. Si bien que mon père, sans plus attendre, est parti à la mairie déclarer ma sœur. J'avais été très galant : j'avais laissé passer ma sœur la première !

Donc, il a déclaré ma sœur. Et puis je suis arrivé. Quand il est revenu à la maternité, il y en avait un deuxième !
Joseph Brisson, Paulx

Je conçois une famille avec des enfants à tourner autour de nous, ça me semble un minimum... Enfin, le fait que nous étions six chez nous et sept chez ma femme influence notre image de la famille.
Joël Chauvin, Fresnay-en-Retz

Nous étions cinq enfants, je suis la dernière de la fratrie. Née douze ans après la plus jeune de mes sœurs, donc, je dirais que je les ai peu connus avec moi, mais je fus très choyée. Très peu connus, c'est-à-dire que mon frère et ma sœur aînés se sont mariés, j'avais huit ans et ils ont quitté la maison paternelle. Aujourd'hui je suis la seule qui reste, frères et sœurs sont décédés. J'ai un copain du village qui me dit encore : « Voilà ma grande sœur » et l'on aime à parler de notre jeunesse au village. J'étais plus proche de mes jeunes voisins du village que de mes frères et sœurs.
Marie-Thérèse Dupont, Saint-Colomban

Nous étions une famille de huit enfants dont je suis le septième, ce qui était très fréquent à cette époque. Sur les huit, sept sont toujours en vie, un de mes frères, militaire de carrière, ayant été tué en Indochine.

Dans ces familles nombreuses, il existait une grande solidarité entre frères et sœurs. Les parents s'appuyaient sur les aînés qui s'occupaient des plus jeunes, les faisaient travailler, les distraient, etc.... L'ambiance était toujours très gaie même si les plus jeunes dont j'étais, avaient souvent de la peine pour s'imposer.

Malgré les années et la variété des parcours familiaux, la solidarité d'origine existe toujours.
Hervé De Sesmaisons, Touvois

Je suis né en plein bourg, à quelques dizaines de mètres de l'église, entre mes deux grands-mères, en face de la boulangerie. J'étais l'aîné et le seul petit-fils de mes deux grands-mères et donc de mon grand-père alors faut bien reconnaître que j'ai été, entre guillemets, gâté quand même, un peu plus peut-être que mes deux sœurs. J'étais le petit-fils, c'était comme ça !
Michel Cantin, Paulx

(...) quand on s'est connus avec mon mari, parce qu'il est fils unique, et du coup il avait été éduqué dans l'idée où, en fait, on ne pouvait pas aimer tous ses enfants de la même manière. Donc il y aurait forcément des jalousies, des préférés, tout ça. En fait, les enfants, les liens qu'on va avoir avec eux vont être différents. L'important, c'est qu'ils aient chacun leur place à un moment donné. Y'a évidemment des moments où il y en a un en avant des autres mais c'est pas grave. L'idée c'est qu'eux soient un bloc et après ça fonctionne.
Hélène Besson, Saint-Colomban

Moi je suis fils unique. Heureusement j'ai eu deux enfants. Je répète un peu ! Moi, ça m'a manqué un petit peu de ne pas avoir de frère et sœur d'une part et puis de ne pas avoir beaucoup de cousins et cousines. C'est sûr, ça, ça m'a manqué.
Michel Chanson, Saint-Colomban

Nous étions cinq enfants, nous avons été six mais nous avons eu une sœur qui est décédée à seize mois d'une bronchopneumonie forcément à l'époque c'était pas soigné comme aujourd'hui, traité

comme aujourd'hui. Et puis bon je suis né sur une place en terre. Vous savez, il y avait la cheminée, mais comme elle fumait, il fallait laisser la porte ouverte. Alors, il y a des fois on avait froid, on avait trop chaud au pied du feu et puis froid dans le dos.
Grégoire Lebreton, Paulx

On était trois nés pendant la guerre à peu près en même temps et une sœur qui est arrivée huit ans après, qui n'a pas du tout vécu les mêmes choses que nous les trois aînés, parce que ça avait pas mal évolué dans les mentalités aussi que financièrement et matériellement.

Nous avons perdu notre premier bébé et quand nous avons eu le deuxième, comme on avait beaucoup souffert d'avoir perdu le premier, j'ai voulu élever mes enfants et j'ai arrêté de travailler pendant dix ans.
Madeleine Proux, Montbert

Je suis née le 9 mars 1908. (...) Les enfants, on les emmenait dans les champs. Ils s'amusaient au bout, mais ils venaient leur maman. La maman voyait aussi les enfants. Ils n'étaient pas élevés de la même façon naturellement. Là, ils étaient élevés en famille. Tandis que maintenant ce n'est pas pareil : quand ils ont deux mois, trois mois, la maman s'en va travailler et puis le petit, il s'en va déjà chez une nourrice. C'est pas du tout la même vie, pas du tout. Alors le résultat est pas meilleur parce que quand même, je sais pas moi, l'amour d'une maman... C'est vrai, les enfants, s'ils ont du chagrin et tout, c'est toujours dans les bras de leur maman qu'ils s'en vont surtout, hein ! Ils ont mal et bien ils s'approchent même pas du papa, c'est à la maman qu'ils s'accrochent.
Jeanne Richard, Saint-Colomban

J'ai deux enfants, une onze ans et un de huit ans, deux garçons malheureusement, au grand dam de la famille Vrignaud puis qu'on ne connaît pas dans la famille de femmes Vrignaud. Je n'en ai jamais connu. Mon grand-père n'a pas eu de sœur, mon père n'a pas eu de sœur et nous, mon frère et moi, on a fait cinq gars. Donc c'est vrai que c'est un grand désespoir pour nous parce que j'ai pas eu de sœur et j'en ai souffert, enfin souffert, on ne peut pas dire ça. J'aurais aimé avoir une sœur et comme je n'ai pas eu de sœur, j'aurais aimé faire une fille, que je n'ai pas faite ! Quand je les vois ces petits bouts de chou je me dis, quand ils vont prendre les problèmes, on a de la peine à les imaginer face aux défis qu'il y a à relever quoi ! On a de la peine à les imaginer mais bon, faut qu'ils évoluent, qu'ils fassent leur chemin.
Jean et Anthony Vrignaud, Geneston

Je suis la troisième, mon frère est né à Nantes, moi à La Limouzinière. Ça devait mal se présenter. Il y avait sûrement quelqu'un qui venait à domicile pour l'accouchement. Sauf problème, les enfants naissaient à la maison. Quand l'enfant était baptisé, à la fin de la cérémonie, la famille sortait sur la place, sous le porche de l'église, et j'étais des dragées ou même des piécettes. Habitant place de l'église et avec la pente, j'étais bien placée pour les récolter ! Les cloches sonnaient et puis tous les gamins du bourg arrivaient pour récolter plein de dragées. Les gens du baptême faisaient attention aux tout-petits qui étaient bousculés par les grands et leur en donnait directement dans la main.
Monique Ferrandiz, La Limouzinière

L'un des gros changements qui a lieu actuellement dans cette paroisse-ci, et qui a lieu dans d'autres paroisses, c'est des célé-

brations de baptêmes à plusieurs, c'est-à-dire entre dix et quinze enfants. Alors ça effraie beaucoup les gens au départ. En fait, ça rentre dans un processus important, un processus profondément renouvelé pour des raisons pratiques et théologiques.

Alors, là aussi, ça rentre dans une préparation : il y a une équipe de laïcs, au moins deux et le prêtre qui vont suivre cette promotion de la première réunion à la célébration du baptême. Le jour du baptême les familles ont leurs places dans les bancs, tout est prévu. Et puis, il y a un organiste, il y a un animateur de chant, il y a une ou deux personnes, celles qui accompagnent les baptêmes, les parents, il y a des accompagnatrices pour les petits enfants qui sont pris un moment à part et ensuite entreront en procession. Il y a deux ou trois personnes pour faire signer les actes parce qu'il faut penser à faire tout bien avec beaucoup de gens ! Et il y a des sacristains et un célébrant aussi. Ce qui nous fait une dizaine de personnes à l'animation. Le prêtre n'est plus le grand Fait-tout ! C'est là aussi que les choses ont considérablement bougé. D'abord le baptême, ce n'est pas simplement une affaire individuelle, c'est une entrée dans la communauté chrétienne, dans la vie chrétienne, et c'est un geste collectif. Alors, en général, ça ne se passe pas trop mal, on essaye de personnaliser.
Jean Garaud, Legé

Légendes des photographies :
3. Collection de bavoires, avril 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
4. Landau, avril 2010, Saint-Colomban © Marie-Hélène Bahain
5. Lit de bébé, avril 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
6. Naissance, 18 août 1949, Saint-Colomban © Marie-Hélène Bahain
7. Naissance, 13 novembre 1952, Saint-Colomban © Marie-Hélène Bahain
8. Enfant au biberon, mai 1962, Saint-Colomban © Anne Clénet
9. Monsieur Bonnet et ses sept fils, 1950, Geneston © Guy Bonnet
10. Nos deux princesses, avril 2010 © M. et Mme de Lestang
11. Grand-mère Léontine et grand-père Henri avec mon frère, printemps 1940, Saint-Colomban © Nicole Crosnier

